

LE MOULIN VERT

poèmes écrits à Quimper entre 2007 et 2011

Vincent Breton

édition en format PDF – numéro ISBN 978-2-9588090-2-7

©Vincent Breton

droits réservés pour tous pays

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

adresse mail de contact : vincent.breton@vincentbreton.org

Ces textes ont été écrits à Quimper dans le Finistère entre 2007 et 2011

Angèle

Mets donc ta robe nous partons
N'oublions pas le violon
Nous partons !
Pour le pays de Max Jacob
Oui mets ta si jolie robe
Dans la maison d'Angèle Vannier
Nous partirons les yeux fermés
Ne te casse pas la figure
Dans l'escalier
S'il te plaît

C'est là que nous nous poserons
Pour respirer,
Les délicats hortensias, parfumés
Et je ferai devant la porte
Pousser de très rouges pivoines
Chaque matin tu t'en viendras
Pour t'y laver le visage et admirer le paysage
Je te réserve un peu d'avoine
Et du blé de sarrasin
Nous descendrons la rivière
Au confluent de Quimper
Ma belle Odette sur l'Odet
Je te vois soudain familière

Nous ne comprendrons pas toujours
Le chant des vieux marins autour,
Mais nous serons dans la lumière,
Mouillés de joie et de mystère

La cathédrale fait sa dentelle
Je t'ai perdue par la venelle
Un cormoran à la fenêtre
Respire, te voici inquiète
Mais la ville n'est pas si grande
Elle est peuplée de tant de siècles
Qu'elle protège sur la grande place
Les filles qui passent avec grâce

Soudain voici que l'aventure
Souffle son vent dans ma voilure
Oui nous descendrons vers la mer
Dans la douce baie couturière
Qui fait au marin imprudent
Des échancrures sous le vent
Mais dicte sa foi singulière
D'un pays qui, s'en remet au temps !

Arrivée

Estourbi par le voyage, c'est à pied depuis la Tourbie que je suis descendu le long des Douves et jusqu'à St-Corentin, puis vers la rue du Chapeau Rouge j'ai humé l'eau du Steir paisible ce soir-là.

C'était en juillet, je n'oublierai pas comment la Ville m'a pris doucement dans ses bras. À la fois discrète et chaleureuse. Perdu seul, au coin de la rue Saint – François et Kereon, assis par terre, un gars chantait sur sa guitare. Il était déjà tard. Scrupuleusement mais avec sa conviction douce. Plus loin, au balcon, deux dames assises devisaient dans la fraîcheur du soir. Les maisons sentaient déjà le beurre salé. Tout était empli de la mémoire. Des hommes sont partis, d'autres sont revenus. Il est des villes qui se disent mine de rien. Qui vous laissent venir à vous, sans trop de bavardage, mais qui vous reconnaissent. Tu savais avant moi Quimper que c'est chez toi que je poserai mes valises et mes livres. Tu savais, digne et gracieuse, comme une gente Dame de province qui ne s'en laisse pas compter. Ordonnée et sensible aux arts. Soucieuse de ta mise, de tes vieux et de tes enfants. Spirituelle et voyageuse. Généreuse et pudique. Ton cœur, la Ville, a les mains douces.

Les rives de l'Odét sont promesse et sagesse. Il faudra te mériter la Ville, dans cet ailleurs, dans ce détour, dans cet autrement. Je viens, j'arrive. Nous allons tranquillement nous apprendre l'un à l'autre.

Impatience

J'entends déjà comme des sentinelles, les veilleurs de mots : les poètes.

Max, Angèle, Georges...

Et tous ceux qui passèrent.

Peut-être, apprendrais-je mieux les mots simples et lisses, galets parfaits, roulés sous la langue avide de l'Océan.

Il faudra. Mes yeux dans les paysages de la mer pour comprendre les peintres de la mer.

Il faudra. Mon regard vers les travailleurs de la mer pour comprendre le filet, l'étau du sel et l'immensité du Monde.

Vous écouter. Sous l'aile vaste de l'humanité, se poser au bord du Monde.

Il faudra que j'apprenne à ciseler.

Entre la souffrance humaine et la vaste beauté du Monde.

Une aimante patience et une soif.

L'admiration et ce bonheur de découvrir et de sentir, juste ici, l'aventure.

Les écrivains de la mer, les marins, les voyageurs.

C'est là où finit la terre que je commence à devenir explorateur.

Territoire exotique et étrangeté familier.

Il y a longtemps que je te cherchais.

Attente

Bientôt dans pas longtemps bientôt disait quelque part Obaldia, nous partirons... disait celui qui se levait à l'heure où blanchit la campagne.

Les malles, les cartons, les valises, le camion, la route.

Mais encore ; les lettres, les factures, les cartes, les papiers.

Accumulation.

Tiroirs infinis de la mémoire.

Comment un tiroir aussi petit peut-il contenir autant de vies ?

Si je tire le fil par la carte postale tout s'enchaîne.

Et m'enchaîne.

Prénom perdu. Qui était ce ? Et cette lettre enflammée, pas signée.

Ou bien, cette admonestation, ce poème, cet insigne, cette photographie.

Que faut-il emporter avec soi ? Que faut-il laisser ?

Les décorations, les médailles.

Les factures, ce vieux pull aux larges mailles.

Il faut si peu de choses aux braises de la mémoire. Juste un peu de feu son enfance.

Dans un enregistrement soudain, on entend l'abolement de Prisca. Et peut-être, juste avant, la voix assourdie de Dominique, inaudible, haute et fraîche à la fois.

Il faudrait avoir le courage de tout abandonner derrière soi, savoir arriver dans la ville avec juste un peu de linge, un cahier, un livre.

Ce bonheur comme un risque : jeter, oser jeter.

Mais il resterait toujours ce fleuve intérieur et la marée.

Marée montante, marée descendante.

J'emporte avec moi ma mère et mes amours et la Durance et ses galets, et la primaire de Pontoise et le collègue provençal, le Verdon et le Canal Saint-Martin. J'emporte tout cela et plus encore, ce que je retrouverai de moi à la prochaine escale. Et toutes les maisons où j'ai vécu... Puisque ce sera la dix-septième... On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans... mais quand on a dix-sept maisons, on se comprend hautement passager et tellement provisoire...

Matin

**Les ponts passent sur la rivière,
La langue roule son mystère
Le cheval passe la barrière
La barque glisse et dentellière
La rame rythme singulière**

**Et flic, et flac et glisse l'onde réverbère
Sur la rive de mon sourire, s'ébroue ta crinière
Jument douce qui chavire dans la verte lumière
L'aube attise ton désir, en fait une prière
Je viens à l'eau, au chemin, au moulin
A la maison cachée sous la sève, sous la rosée
Aux herbes mouillées, au rire de ta main
Au sel et au beurre sur la tranche de pain**

**J'attends ta cérémonie, petit déjeuner
Ta cérémonie légère et parfumée
Au café, au miaulement, tintinnabusement
De la cuillère sur le bol blanc,
Du fer sur la faïence de l'enfance
Et du coton doux du silence
J'ai ma patience
Et mes souvenirs devant**

Je rentre

**Il faut charger la charrette et s'en remplir la brouette, je m'en vais !
Rassembler les chansonnettes, les comptines et les sornettes, je m'en vais !
Il faut recompter les plumes, réajuster mon enclume, je m'en vais !
J'emporte le chalumeau, l'écharpe en poil de chameau, je me taille...**

**Vaille que vaille, le vent mouillé dans mes cheveux allégés léchera mon
museau**

**Maille que maille, la laine molle sur mes épaules réchauffera mon dos
Je n'ai plus vingt ans et ma barque a vogué dans d'autres caniveaux
J'ai encore du sang chaud pour irriguer ma tête et colorer ma peau**

**Il faudra sur l'autoroute et tout droit et sans un doute, filer !
La stoppeuse bien chargée, d'un baiser récompensé, déposer
Guidé par les goélands et d'un air nonchalant, compassé
Mine de rire retrouver le chemin et faire surtout surtout !**

**Comme si je n'étais pas un stupide touriste, un voyageur de rien
Me départir absolument de tout air parisien
Faire celui qui, un peu las de son voyage au loin
Rentre dans sa maison, faire ce bon feu crépitant à son chien**

**Je n'arrive pas ! Je rentre ! Tenez-vous le pour dit !
Ayez l'âme confiante c'est le retour au pays...**

Cette fois-ci

Maintenant tu es la seule Maison.

Tu ne m'appartiens pas, de quel droit m'appartiendrais-tu ?

Je te serai mieux fidèle puisque nous nous sommes choisis dans cette bonne alliance libre.

J'ai divorcé de Paris, non pas sans scrupules, non pas sans nostalgie, mais j'ai déroulé le ruban de l'autoroute avec résolution.

Il y avait dans les immenses boutiques à essence, des familles désespérantes avec des enfants trépidants qui hurlaient et réclamaient dans des "encore" assourdissants.

Arrivé à Lorient, la douche du ciel est venue laver la voiture et mes yeux.

L'auto a trouvé seule son chemin, broutant l'herbe, méthodique.

Tu étais un peu froide et humide Maison, m'accueillant avec la distance qui convient aux délaissées en reproche. Mais c'était pour le déménagement, comprends – moi.

Ta bouderie fut de courte durée. Au jardin tout avait poussé.

Surtout, une rose si rose, joyeuse et mouillée, bavarde comme une enfant de douze ans, un peu ébouriffée, venait taper au carreau du bureau.

Dans le garage, des capucines échappées du jardin d'à côté s'étaient infiltrées, envoyant leur persuasif clin d'œil orange...

J'essaie d'écrire, mais mon regard est happé par le jardin : les oiseaux qui picorent les pommes trop hautes, l'araignée qui a su tisser sa toile entre deux buissons franchissant un espace immense dans un saut de cinéma, la grosse guêpe bourrue plongée dans un fruit, avide et ivre ; partout la profusion d'herbe, de trèfles et de rosée, la lumière.

Cette fois, je suis là et je reste près de toi, ne sois pas inquiète, tu vois, j'ai allumé le four.

La fête

**La guêpe goulue, ivre, la tête entière dans la pomme au sol, indécente, avide,
sans retenue, disparaît dans le fruit, monstrueuse dans son bonheur.**

Et la pomme ouverte dans l'herbe, reste sans défense.

Descente vers Saint-Corentin

Après dix-sept heures, le soleil. Les arbres rieurs. Des flots de jeunes gens se déversent depuis le Likès par les rues environnantes. La pente mène volontiers vers le ventre rond et salé de la ville. Tous ceux qui passent suivent alors dans un mouvement jubilatoire. La cathédrale babille sous la lumière, une vraie jeune fille.

Les garçons s'emparent des tables au café. Les vieux se mêlent aux jeunes. Tout frissonne aux ondes douces d'un soleil tranquille... On parle, on rit, on boit. On mène son amicale barque jusqu'à la promesse du repas.

A la maison, on rentre, le cœur empli de lumière et d'amitié.

Par la providence

**Descendre par la Providence, là où fleuri, le Steir baigne ses veines de Soleil.
Mille bavardages y font leur joie.
Dans les échoppes les jeunes gens rient.
C'est un bout du Monde.
Tout s'y rassemble et consolerait presque de ton absence.**

Les pommes du jardin

À l'arbre trop chargé, les pommes ont fini par mûrir. Rouges et fermes, un rien salées, le vent leur a donné assez de force voyageuse. Petites pommes pour petit garçon, saltimbanque des jardins, cueilleur, voleur...

L'enfant a pris sans remercier le pommier. Le merle rit. Chacun sa part...

Mais déjà dans la cuisine, la farine et le sucre se mêlent et de la crème pour la tarte.

Rendez-vous

J'ai des rendez-vous secrets avec l'Océan, à marée basse, quand le rideau des nuages est tiré au large.

Une sorte d'aimant attise ma boussole.

La porte ouverte vers le Ciel et l'Eau.

Qui peut comprendre ?

Chaque galet y dit le Monde.

Chaque vague y dit le geste maternel qui vous prend et vous déprend.

L'Océan ici mouillé de la Mer encore. Dans les jambes des courants chauds, des promesses... et tous les dangers.

La mousse inoubliable de chaque vague. De la même eau, du même sel, de la même écume. Et ce n'est jamais la même vague.

Et toutes ces vagues me retiennent sur la plage et m'attirent pour ce voyage inextinguible et ultime peut-être.

Matin

Gonflé d'eau, le ciel dilue l'encre de la nuit.

Chaque matin une nouvelle toile offerte.

La maison accoste après sa nuit silencieuse. Cela bruisse à peine au-dehors.

L'herbe du jardin presque liquide. Des parfums de sucre, de sel, de beurre.

Il faudra bientôt descendre à quai dans la vivante vie des hommes bavards.

Des télégrammes adressés à ma mémoire en devenir.

Quel passé suis-je à gommer pour faire place à de nouveaux épisodes ?

Quatre saisons – Libération !

Pluie glacée puis soleil.

A la radio, le prisonnier innocent libéré a dit son bonheur : retrouver le goût des framboises et toucher la rosée...

Alors comment désespérer ?

Le vent, les feuilles mortes claquent à la porte, puis l'araignée dorée ciselant sa toile entre fenêtre et buisson.

Ici les araignées volent et sous la douche les arbres s'ébrouent en riant.

Le prisonnier, innocent et libéré se délecte de framboises.

Sa libération me libère.

J'ai quatre saisons rondes dans ma vie.

La vie !

Silence

Se retirer de l'écriture, pour mieux écrire.

Regarder le jardin pour mieux s'écouter.

Passage. Une saison semble ouvrir sa porte puis une escale estivale s'offre.

Escale. Transition.

Le jardin cède parfois au vent. Branches mortes sur le gazon.

Mais la petite araignée au ventre doré, la petite araignée tenace tisse sa toile.

A la fenêtre du bureau, au rétroviseur de l'auto noire, à la poignée de la porte, entre deux arbres, au portail du jardin. Partout la petite araignée signe et se rappelle à moi. Dans le plus parfait silence.

Terreau douloureux de la mémoire où puiser sa morale à vivre.

Je suis nomade en moi-même. Cette escale, pour refaire de la pensée et penser au geste utile.

Jardin silencieux de la Bretagne exotique.

Juste avant.

L'eau sous la terre

l'eau sous la terre sourd...

Semaine

**J'ai du pain sur la planche
La semaine suit le dimanche
J'ai des visages en avalanche
Des paysages qui avancent
Mille images au kaléidoscope
Bretagne noire, Bretagne blanche
Ta langue danse, ta danse tangué
Lundi se cherche un goût d'enfance**

Haleine

La nuit fait son haleine herbeuse et mouillée. Terre molle du jardin. Ciel sombre. Tiède nuit d'automne. Je voudrais aller écouter l'océan. Qu'il me lèche les pieds dans le noir. Qu'il m'aspire et me dise ce que la nuit n'ose pas encore.

Crapaud doré

De la beauté à la tristesse il n'y a qu'un pas.

Votre perfection meurt en moi.

Le petit crapaud doré, effrayé de mon pas, est tombé de l'autre côté de la grille.

Il a disparu beau et effrayant sans un baiser sur sa bouche.

On ne saura jamais si c'était un prince.

Petit crapaud sommeille en moi.

Le galet

Du ventre de la baie d'Audierne, mais l'Océan m'autorisa, j'ai volé un galet.

Un galet rond et lisse.

La Perfection.

Sculpture de la mer qu'il faut toucher pour comprendre.

Nulle pierre n'a plus de douceur à mes mains.

Nul silence ne sait autant vous emplir et vous promettre.

Je l'ai chauffé à mes doigts comme la lampe d'Aladin.

Et ton sourire est venu et tes messages de douceur ont récompensé mon dimanche.

Toi qui connais la langue d'ici, tu m'apprendras.

J'ai caressé le galet, mes mains sont douces à présent.

Tu peux venir.

La cathédrale

Cet après-midi, Saint-Corentin la cathédrale, faisait sa fiérote et montrait son nombril au soleil.

Joyeuse vision de la foi qui ose allumer son rire.

Vent vertueux

**Comme le vent a secoué les branches.
Mon cœur est déplumé, nu sur la pelouse.
Pas sans bourgeon aimant.**

**Tendu déjà sous la brume vers cet espoir de soleil.
C'est encore l'automne.
Des chats traversent le jardin en empruntant des diagonales mystérieuses.
Les araignées se sont tues.
Une pomme ridée persiste au sommet.**

**La vanité serait de croire qu'elle a ses raisons ou qu'elle se donne un style.
La pomme.**

**Ce que je cherche, c'est la buée sur ta bouche, le givre parfumé de ton
ventre.
Le parfum que fait ton cœur contenu lorsque je le frôle du bout des yeux.
Ne sois pas trop caustique.**

**Je vis de ta vie seule, je n'ai plus de souvenirs, des abeilles en fusion
crépitent. Mes pieds ont pris racine dans mon âme.
Je suis l'arbre idiot et maladroit qui penche ses branches.
Et ploie.
Vers la rosée de ton sourire...
Forcément narquois.**

**Avec cet air détaché qui convient aux jeunes gens qui se donnent des allures
de liberté.
Tu es à des milliards de kilomètres.
Et tu es tout près.
Incidentement aimanté à ton visage.
Incidentement aimanté à mon chant.**

**Des chats traversent le jardin en diagonale, mine de rien.
Celui-là m'a regardé, de côté.**

Je pense à toi.

**Juste avant le vertige de la rencontre improbable.
Qui aurait peur ainsi, debout, nu dans le jardin, les bras tendus vers le ciel,
un après-midi de novembre ?**

À la pointe de Mousterlin

À la pointe de Mousterlin,
Sur le dos des rochers luisants
Les grands cormorans sèchent leurs ailes
Ploient, déploient, comme une cape lourde
Et devisent à l'écart des passants sur la plage
A la pointe de Mousterlin
De petits oiseaux étonnants, au bec fin, s'approchent sardoniques
Se laissent approcher un peu, puis s'éclipsent
Me renvoyant à ma méconnaissance du Monde
Tandis que les grands cormorans, à demi-mots, conversent
Et sèchent leurs ailes sur les rochers semés
Comme des dos d'hippopotames luisants dans l'océan ensoleillé

Marcher dans l'eau

**Au jardin, la flaque luisante
Un crapaud doré veille mou et silencieux
L'hiver retient son souffle
Je ne sais pas si je désire encore le printemps
J'ai les pieds dans la boue noueuse et froide
Où sont les oiseaux ce matin ?**

Le chant des oiseaux

**À la fête multiple du chant des oiseaux,
Je fus réveillé ce matin.**

**Le ciel laiteux dressait son drap, légèrement violacé.
Juste un peu d'encre, à peine, non, moins que cela...**

**En basse continue, le torrent bouillonnait...
La marée sera bientôt basse...
Il se calme...**

**Et les oiseaux déjà tous présents au grand concert, chants renvoyés
Trilles, pépiements, jacassements...**

**Qui gazouille, zinzinule,
Qui siffle devant, rappelle ici, coucoule ses trilles ?
Et cela graille, jacasse...
Soudain, un nouveau convive improvise devant les autres
Tous convoqués à la jolie fête
Tous courageusement, joyeusement
Osent et se lancent
Dans un désordre magiquement harmonieux...**

**J'ai ouvert la fenêtre
Et la fraîcheur est entrée
Et je ne me lasse pas de ce bonheur
De ces annonces, de ces réponses, de ces échos
La vie passe d'arbre en arbre, son message, sa promesse...**

Et j'ai pris soudain ma gorgée d'insouciance, ma première vacance depuis des siècles...

De naïveté feinte, gente plumée, j'appartiens à vos chants,
Je les bois avant mon premier thé
Mais que puis-je vous offrir en échange ?

Aimant l'océan

**Une plage immense, le vent solaire, la baie ouvre son ventre à Plovan
La dernière plage de février a les jambes si douces
Je pourrais entrer dans l'eau et marcher devant
Tu me lèches le cœur, marée montante, à petites lampées
L'immensité et la douceur me font une douleur
Je pourrais avancer droit dans les vagues mousseuses
Sous les pieds le sable est dur et doux
Fermeté de la certitude et du voyage
J'ai trouvé abandonnés sur la plage
Un filet aux mailles fragiles
Une amarre rompue
Le soleil inondait mes yeux
Et le sel y faisait de petites larmes
Il ne faudrait jamais marcher au bord de l'océan
Sans la main serrée d'un amoureux dans la sienne**

Aux grandes marées

Aux grandes marées je suis énervé
Comme un gamin à la veille de Noël
Mon coefficient de tendresse jubile
Aux vagues éclatées sur la Pointe de la Torche

Par l'Odet l'eau remonte et déborde
Comme le sang, de joie, noie mon cœur
Que croyez-vous que mon âme transporte ?
La mer ramène mes chavirés, mes marins, mes cordages brisés
Ma vie remonte par mes veines et le sel pique ma mémoire
Je suis mouillé, je suis rincé, je suis trempé sur mon rocher
Face au soleil, à la claque du vent, au vertige de la lame
Je suis debout dans mon désordre, enfin prêt
A l'amour

À marée basse

La nuit à marée basse, je me réveille
L'aimant de mon amant l'Océan m'attire et me tire
Hors du lit des rêves
L'océan mêle le sang des morts
De tous mes morts accumulés
M'entraîne
Palme maternelle d'eau et de sel
Étreinte ultime d'un désir fatal à ma promesse
J'irai mourir debout dans l'eau au petit jour
Je marcherai vers les fonds marins
Vers une Amérique impossible

Ou bien
Sous le croissant d'argent,
Sur la plage immense
Je resterai là parce que ta main revenue
Retiendra la mienne du chant des sinistres sirènes

Et ce qui fait peur deviendra beau
Nos doigts mêlés
Ton sourire mouillé
Nous rentrerons à la maison
Au chaud dans nos « je t'aime »

Le jardin fou

Je suis à ton désordre gentil jardin. Je préserve les fougères, la mauvaise herbe, les petites fleurs bleues. Je guette l'éclosion, le bourdon, l'oiseau bavard. Il faut te laisser improviser. Les primevères ont déjà sauté dans la pelouse et le lierre s'étend langoureux. Je voudrais savoir nommer ces dentelles de feuilles, ces tiges enroulées, dépliées, ces soies de feuilles, ces pétales mordorés, ces dessins qui recouvrent chaque espace... La terrasse entre ses pierres et c'est une tige qui pousse. Contre cet arbre la mousse...

Et les trilles des oiseaux donnent à ce petit espace la magie d'une dimension infinie où je creuse mon désir. Amoureuse fusion avec la profusion nourricière. Sous la protection du saule qui reverdit je suis délicieusement seul et heureux, délicieusement amoureux du Monde et de ces mains qui m'appellent déjà...

Achèvement

Trop de beauté m'achève.
Je voudrais savoir me fondre dans le paysage.
La bruyère violette.
Les bleus incendiaires de l'Océan.
La mousse en bas sur les rochers.
A cent dix mètres sur la falaise, entre le ciel et l'eau.
Je ne suis plus que lumière et couleur.
Me fondre dans le paysage.
Vous ne comprendrez pas.
Je suis là, absent au Monde des hommes.
Disparu dans l'étincelle du Soleil.

Aux grandes marées

aux grandes marées
d'été,
les marais
inondés
je t'ai perdu
dans les fondrières
que l'eau
efface mon orgueil sous le soleil

la vague
me tire et me mène
chevilles ensablées
aux grandes marées
j'ai le cœur
lavé

un jour
je comprendrai l'attraction,
le flux et le reflux
marées de vives eaux
perte et renouveau

à l'orée des grands fleuves
se posent les oiseaux

ton visage
me reste caché
Lune
magnétique et sombre
aux grandes marées
je suis
déboussoilé

Détour

C'est toujours la même émotion, lorsqu'au détour de la route, après avoir franchi la dune ou la falaise, descendu la vallée ou tourné dans les collines, tu étends ton drap dans le ciel et qu'il s'en décroche soudainement...

Tu es là et tu es la même surprise, la même nudité qui aimante mon regard et mon désir.

Te voir c'est te chercher, c'est vouloir aller vers toi. Océan.

Je te regarde et interroge ta couleur, comme j'interrogerais ton humeur au Monde.

Objet vivant.

Es tu calme ou apaisé ?

Ta force tient le paysage et tu es aussi doux que tu es fort, aussi lumineux que sombre, aussi fidèle que libre, aussi éloigné et porteur de voyages, que maternel et protecteur avec tes baisers de bruine et ton haleine chaude.

À chaque fois, c'est la même émotion et je veux écouter ce que tu as à me dire.

Puisque tu parles dans le paysage.

Et que nous sommes tes enfants.

Marcheur

Face à l'océan, il dit : je suis marcheur.

Le sentier des douaniers est ma seule limite.

La contrebande du cœur.

Prisonnier de la terre.

Je ne suis pas marin.

Je ne saurais pas faire autrement qu'entrer lourdement dans l'eau.

Et me taire.

Retrouvailles

Quelques semaines au loin, les trottoirs de la ville et les cris de la modernité.

Et puis, le jour de Noël, retrouvailles sous ton soleil, ton écume.

Cheval dansant au bord de l'eau.

Char à voile traçant sa course rectiligne dans la lumière.

Oiseaux regroupés sur le miroir de la marée montante.

Nuages des peintres, dunes découpées.

Alors la chanson est revenue en moi...

J'habite ici, sur cette plage immense.

Je vous aime gens que j'ai aimés, peuple d'amis émouvants, amour devant, bestioles à Bon Dieu

Marin sans bateau,

Ma maison et son piano désaccordé, mes chansons, mes gâteaux au beurre

Les fleurs nues au cœur de l'hiver

Je fais mon printemps à Noël

Le vieil arbre bourgeonne encore

Sur la plage, dans mon petit bonheur, j'ai laissé une nouvelle fois l'eau me mouiller les pieds

Elle était fraîche et prometteuse

Rieuse et neuve

J'aime quand les vagues me lèchent les pieds

Je suis en impatience de ton petit cœur, tige fraîche et tendre

A quatre heures, la lumière est déjà oblique.

La clé sous la porte

Les machines bruissèlent leur tic-tac funèbre
L'hiver s'étire
J'ai besoin de forêts, de rivières, de métamorphoses, d'insectes
Je cherche ton rire dans l'éclat de l'eau,
Si j'avais su, j'aurais pu être utile au Monde
Je suis parti, mais je n'ai pas marché
Petite fougère,
Ma nuque crisse
Bientôt, je mettrai la clé sous la porte

De l'autre côté de la route

Derrière la maison le torrent roule sa lessive d'eaux boueuses et salées.
La marée lui remonte dans la gorge.
Le torrent navigue à contresens.
Il fait soleil dans les cris d'oiseaux.
J'aime quand les mouettes s'engueulent
J'aime quand le torrent rouspète et se dégingue au fond du jardin
J'aime quand mon futur amour me manque
J'aime ces crissemments d'avant printemps.

Je vais

Je vais dans mon âge, je n'écris plus rien
L'Océan me voit pâle et je n'y peux rien,
Je vieillis en dehors de mon corps, j'aurais voulu,
Mais je manque de temps, je n'ai pas su
Médiocre autodidacte, à moitié orphelin
Mes chaussures qui craquent et pourtant je reviens
Vers ce désordre intérieur et ce désordre ancien
La poussière me recouvre la tête et les mains
Je cherche, je m'exaspère, l'horloge me tue
Si je meurs sous la vague, je m'habitue
À l'idée que les algues couvriront ma bouche
Et que les mauvais rêves habitent ma couche
Je vous ai tant aimé, mais vous pas
Ma compagnie vous la trouviez gentille
La serviette de coton, on la repousse à la fin du repas
On va marcher un peu au bord de l'Océan
Comme on va au bord de soi
Je vous ai tant aimé, il faut ranger la maison
Ce désordre qui revient, tondre le gazon
Je préfère les fleurs sauvages, ce myosotis heureux
Des présages silencieux, des oiseaux qui picorent
Nostalgiques, mon cœur sec et qui fait semblant d'y croire
Un surplus de mémoire

Je radote avec mes souvenirs, si seulement
Nous nous étions assez aimé pour que vous restiez, reveniez
Ô ! se pourrait-il que les hanches douces de la dune océane
Accueillent mon sommeil enfantin et me réconfortent
Je vieillis, je m'oxyde, je m'assèche et me fige
Je gèle dans le paysage sous le soleil et la vague
Recouvre mon enfance que je touche du doigt
Comme un objet qui se serait séparé de moi
Je vais dans mon âge, je n'écris plus rien
Que le désordre qui surnage, les parfums
Je les entends à peine dans ce décor, surexposé
Je vais dans ma vie, j'y suis alité
Comme un fleuve qui descend malgré lui-même
Et son sang se fige dans le sable, dans ses veines
Je descends dans mon âge, laissant la plaine bleue
La caresse du vent me pousse vers cet adieu
L'océan me regarde et je suis son enfant

Je viens, attends !

À F

La fenêtre ouverte sur le jardin, feuilles vertes au pommier
Babil d'enfant, insectes, chants d'oiseaux, rumeur du torrent
La voix d'une femme qui peut être pend du linge patiemment
Un pas d'homme qui traverse l'allée de gravier
Puis reprend l'enfant qui voudrait qu'on le regarde
Et comme l'enfant est beau et solitaire dans la bulle de ses jeux
Et comme sa réponse à la mère est presque douloureuse
Matin d'enfant dans le jardin de mon enfance amoureuse

Allongé dans la chambre, j'écoute et je rêve de ton sourire
Un peu de sable dans les draps, un goût de sel pourtant
Je flotte, je rêve, je galège avec l'espoir de ta peau sous le vent
Je ne suis pas encore allé regarder l'océan
Je rêve au dessin parfumé de ta peau, ton nombril
Il fait un soleil d'été, mais quelle saison dois-je vivre ?
Il faut du temps à l'horloge des mots, je suis juste avant
J'écoute, mais je n'entends pas mon propre cœur
J'attends que tu viennes, me délivres et que je te donne ma force
Celle puisée dans ma mémoire, dans mon savoir, dans mes saveurs
La courbure prochaine de tes hanches, amour violoncelle, lueur

Voix mêlées dans le jardin, si vous pouviez laisser l'enfant jouer
Si tu voulais te rapprocher de moi, ma bouche est douce
Tes jambes longues me font voyager
Tu es dans la bulle de mes songes, je n'ose pas souffler
Ni te toucher, ni t'espérer, petite frousse
Que tu ne restes pas, sur l'herbe fraîche du jardin
Nous descendrons à l'ombre, ta tête sur mes genoux
Tes longues jambes interminables
L'air sera doux

J'aime mes amis

**La fenêtre ouverte sur le jardin bleui,
J'ai dormi dans le délice des draps frais
Chants d'oiseaux mêlés dans le jardin
Et la confiance de mes amis**

**Je les ai raccompagnés à leur voiture
Beaux et drôles, un fil de soie, un fil de joie
J'aime savoir qu'ils reviendront, que nous nous reverrons
Que je peux vieillir tranquille, ils sont beaux et doux**

**La maison rangée frémit, le ciel de nuit s'étire
Les oiseaux font la fête, bavards dans le jardin
Blanche neige ; il faut sortir du lit ! Un jour ton prince viendra !**

**L'été approche et j'aime mes amis
La maison sent la vanille et les draps glissent sous mes jambes
Je ne mets pas de rime, je m'éveille à peine
Dans les parfums, les chants et les frémissements dans les arbres**

**Je me fais des souvenirs doux pour t'accueillir mon bel amour
Le jour se lève, bientôt je serai au bavardage joyeux de la tasse de thé...**

**Il faut toujours un peu de désordre à sa vie, aimer la vie pour s'aimer, aimer
ses amis pour aimer, s'aimer pour aimer, pour t'aimer, amoureuxment
Dans la profusion des chants d'oiseaux
Je pense à vous
Entendez – vous comme je vous aime ?**

Laurent Terzieff

Qui sommes – nous pour vous survivre, poètes disparus ?

**Qui sommes-nous pour vous survivre résistants, combattants aux mains
nues ?**

**S'il faut au Monde des raisons,
Ne cédon's rien, car il nous faut
La poésie par-dessus tout**

**Je veux marcher dans ce sillon
Tragique et merveilleux
Giono ou le chant d'Aragon
Gérard Philippe, Laurent Terzieff**

**La poésie ouvre ses biefs
Arthur Rimbaud, Paul Eluard
Je chemine ici au hasard
La tête prise de trop de vin
Je suis triste je ne deviens rien
Sous vos étoiles incandescentes
Je marche avec ma vieille enfance
S'il faut un Dieu qu'il soit le verbe
Le paysan roule sa gerbe
Et le poète nous fait les mots
Son chant tragique nous rend beaux
Et si petits, nous petits hommes
Éclairés de la métaphore
Ce qui ne nous tue, nous rend forts
Qui sommes-nous pour te survivre ?
Toi disparu un deux juillet
Sous la canicule du geste
Brûle une dictature molle
La charrette couverte de fleurs
Je ne sais t'offrir que mes pleurs
Poète qui écrit en cachette
Sous le ridicule humble et pauvre
Ta chambre sous les toits s'assèche**

**Ton parfum crisse sous les roses
Un marbre dur clôt la mémoire
D'un monde vaniteux sans histoire
Qui n'ose les chemins de traverse
Le comédien encore se dresse**

Cette nuit – là mourut Terzieff...

2/06/10

Sel et sable

L'été brûle son fer dramatique sur ton absence

Je ne suis pas allé à l'Océan, le sel sèche ma bouche

Ombre dure du saule dépouillé, la canicule dépouille mon front

Le désert c'est ici

Face à l'océan

Ma barque est renversée dans le sable

Où seule la méduse a crevé son sac, à fond de cale un enfant meurt

**Vous ne m'avez pas parlé parce que j'en savais trop sur vos mensonges
adultérins**

Adultes alcooliques aux refrains sentencieux

L'herbe sèche flagelle votre silence

Ce qui a fui, a coulé dans le sable, votre eau, ce sang, mes larmes

**Cette corde rêche, le cordon ombilical que j'ai dû rompre avec mes propres
dents**

**Vous ne m'avez pas parlé vous préfériez mes hanches, ma cambrure, mon
rire, mes bavardages**

**Vous avez tout pris comme on cambriole et puis vous avez jeté à terre ces
mauvaises chansons**

Avec votre air hautain, légèrement dégoûté...

L'été me brûle à son absence

Vous, vous saviez encore son nom

Vous êtes reparti vers les terres

Je regarde son empreinte s'effacer dans le sable

C'est effacé

Il ne s'est rien passé

Je vais si bien

Demain, j'irai nager

Échouage

Ce dimanche, la maison-navire échouée dans la pelouse. Les oreilles gorgées d'eau, il faudrait savoir enfin écrire le nouveau chapitre. Si je survis à la nuit, je m'en remets aux korrigans, à ce chaton qui est venu se jeter dans mes mains ivre et ronronnant comme si nous nous connaissions. À ce Monde au loin qui chavire. À ces livres fermés comme autant de galets semés dans la mémoire.

La bibliothèque est elle ossuaire ou promesse ?

Existe-t-il ce livre à écrire ?

Ce dimanche, la maison-navire avait l'hélice ensablée dans mon cœur.

J'ai fait du feu.

Je n'ai pas cessé de penser à toi.

Exploration

Explorant tes collines, tes montagnes, tes revers, tes lacets, tes ciels
accrochés par tant d'arbres nouveaux, tes cris d'oiseaux, tes surprises, tes
brumes et tes soleils... qu'apprends-je donc de moi-même que j'ignorais et
me surprend ? Est-ce promesse ou fin du voyage ?

Plus je déchiffre les cartes, moins je comprends les chemins.

Dieu est partout, dans les statues, les maisons face à la mer, l'océan
consolateur, ces lumières qui n'en finissent pas d'inventer dans le même
geste toutes les saisons, toutes les fins du Monde, les renaissances.

Qu'apprends-je de moi-même lorsque la rumeur du Steir enfle sous la nuit à
la grosse marée ?

Est-ce le refuge ou la dernière escale avant le grand départ ?

Averse

**En fille sauvage la pluie tape à la lucarne. La maison dresse sa proue et joue
les navires en mer. Sous les trombes le jardin plonge. Je n'ose pas chanter
quand il pleut si fort. La symphonie de l'averse me chavire. Les souvenirs
d'enfance alors surgissent sur la table. Écume douce d'un monde sauvé des
autrefois. Indocile pluie, amie.**

Visiteurs

Celle-là, c'est l'araignée aux longues pattes, crispée en haut du mur. Je n'ose pas la déloger. Elle prend ses grands airs.

Une heure avant une toute petite avait dare dare remonté son fil à la fenêtre de la chambre.

Sur le plancher ensoleillé de l'après-midi, un papillon isocèle, au ventre rouge, s'est immobilisé.

Il lui a fallu du temps pour accepter l'escapade de la fenêtre.

Hier, dans le cellier un escargot avait entrepris de remonter le chambranle de la porte.

Et puis ce soir, toi, petit crapaud doré tu t'étais caché juste au coin de la porte d'entrée.

C'est tout un peuple qui vient à moi...

Et les chats traversent le jardin...

Les poèmes du Moulin Vert

Angèle.....	2
Arrivée.....	4
Impatience.....	5
Attente.....	6
Matin.....	7
Je rentre.....	8
Cette fois-ci.....	9
La fête.....	10
Descente vers Saint-Corentin.....	11
Par la providence.....	12
Les pommes du jardin.....	13
Rendez-vous.....	14
Matin.....	15
Quatre saisons – Libération !.....	16
Silence.....	17
L'eau sous la terre.....	18
Semaine.....	19
Haleine.....	20
Crapaud doré.....	21
Le galet.....	22
La cathédrale.....	23
Vent vertueux.....	24
À la pointe de Moustierlin.....	26
Marcher dans l'eau.....	27
Le chant des oiseaux.....	28
Aimant l'océan.....	30
Aux grandes marées.....	31
À marée basse.....	32
Le jardin fou.....	33
Achèvement.....	34
Aux grandes marées.....	35
Détour.....	36
Marcheur.....	37
Retrouvailles.....	38
La clé sous la porte.....	39
De l'autre côté de la route.....	40
Je vais.....	41
À F.....	43
J'aime mes amis.....	44
Laurent Terzieff.....	45
Sel et sable.....	47
Échouage.....	48
Exploration.....	49
Averse.....	50
Visiteurs.....	51